

Dimanche le 24. 3. 2019. Nos détours

La liturgie de ce dimanche

La liturgie de ce dimanche me conduit vers le Buisson Ardent. Moïse m'apprend là le détour. Il en est beaucoup dans l'existence. Parfois je me demande même si ma vie n'est pas tout simplement un détour de l'Être, qui s'est donné la peine de s'attarder pour moi, pour vivre avec moi et en moi le temps de mon existence, alors qu'il pouvait s'élancer, rectigne.

Le détour fait passer où l'on ne veut pas. Le détour s'impose au mauvais moment, justement quand le temps manque et il manque toujours. Le détour perturbe, pour ces raisons mais aussi parce qu'il rappelle les limites : je ne suis pas maître, ni de l'espace, ni du temps. C'est déroutant au sens propre et au sens figuré. Les Ecritures m'invitent à me libérer de cette perception du réel, spontanément mienne.

Il y a l'attitude de Moïse

La méthode de Moïse qui, pour voir ce que c'est, contourne le Buisson à l'improbable floraison, superbe, de feu, sans consommation de l'être, renvoie à l'objectivité scientifique, à la clinique en quelque sorte. Il me plaît que le croyant soit ainsi dans l'approche de ce qui advient sans préjugé.

Le détour de Moïse est aussi métaphore de la relation au Dieu biblique : même s'il est le Dieu immédiat, il est autre, saint, à découvrir. Le détour de Moïse est métaphore de la relation à soi et à son existence personnelle : nous nous connaissons, nous pouvons même à force d'attention bien nous connaître, et pourtant nous sommes toujours plus et autre, certainement plus fort et plus doux et plus courageux que ce que nous en percevons.

Nombreux sont les détours dans la Bible. Ainsi, Adam et Eve quittent le paradis pour y revenir en Christ et Marie Madeleine, les frères (Esaü et Jacob, Joseph et les siens) se retrouvent au delà d'un long éloignement, le peuple juif atteint la Terre Promise au bout de quarante ans dans le désert alors qu'un chemin bien plus court existait.

La Bible ne déplore pas les détours.

Elle les estime souvent nécessaires, voire essentiels. Elle laisse entendre que l'homme ne peut accéder au bonheur autrement, qu'il ne peut y entrer directement. Elle laisse entendre que perdre du temps, si ce n'est pas dans le n'importe quoi, en fait gagner.

Nos détours ne seraient donc pas forcément liés à notre personne, et à ses maladresses. Ils seraient plus souvent structurels. Les juifs estiment ainsi que la maturité requiert les quarante ans dans le désert, à l'issue desquels on est un être à la fois mûr, pouvant désormais lire les écrits mystiques, et commençant, puisque renouvelé, donc vraiment neuf, ce qui entraîne l'obligation de lire ces textes avec un maître. Selon cette lecture métaphorique de l'Exode, la quarantaine n'est pas un mal-être à déplorer mais une aventure exaltante.

Faire du détour un beau parcours

Moïse fait le détour du Buisson ardent de son plein gré. Or, en ce mouvement, il déplace quelque chose en son cœur ou permet à quelque chose en son cœur de bouger, de se déplacer. Après, il peut enfin aimer son existence, qui est toute énigme du détour, en apparence déplorable, en réalité passionnante, et il peut même s'aimer lui-même, lui qui bégaye et a commencé par tout « rater » dans la vie. Moïse a bien fait de faire le détour de son plein gré. C'est ce que nous faisons quand

nous rentrons en nous-même, quand nous recourons au sacrement du pardon, quand nous allons voir un professionnel pour regarder de plus près où nous en sommes.

Jésus suggère d'essayer de bien vivre cela, non dans l'effort crispé mais presque, voire tout à fait, avec et par plaisir. Oui, le détour bouleverse tout, mais je puis choisir de ne pas me laisser bouleverser. Le « Ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne. » du Christ permet de toujours tout reprendre en main, avec souplesse et fermeté. « L'occupant romain te réquisitionne pour une longue marche de corvée ? Fais volontiers le double pour transformer l'exaction en promenade. » Mt 5, 41 dit son Evangile, malicieux.

Application :

Mes copies de Brevet blanc, puisque je ne suis pas sous la pression de cadences, pourquoi ne pas consentir à les corriger non en éclusant mais en faisant de chaque texte un dialogue privilégié, tout à fait ponctuel, avec l'élève inconnu ? Je puis souligner ce qui est bien et dire en quoi c'est bien. L'élève, parce qu'il est encore inexpérimenté, généralement n'en a pas conscience. Je puis prolonger sa réflexion, lui montrer les tenants et les aboutissants. Je puis réécrire des passages pour les mener plus loin, sans imposer, puisque je ne suis pas l'auteur ! Ce sera simplement à titre de suggestion, pour que, là encore, l'élève découvre un possible à partir de sa propre performance. Oui, au lieu de corriger six copies à l'heure, j'en corrigerai trois et il y en a plus de cinquante. Mais quelle différence avec l'exercice mécanique des corrections parce qu'il faut, parce que ça fait partie du métier ! Expérience faite, je puis dire que, curieusement, cela devient un plaisir, un plaisir, disons... insolite, certes à consommer avec modération.

Je dois bien le reconnaître...

Je dois dire que mes plus beaux détours furent d'hôpital, ce qui n'était pas du tout prévu, évidemment.

Quant à mon tout dernier détour, quel fut-il ? Je tombai sur une rue barrée, avec, de ce fait, nécessité de prendre le tram plus loin, plus longtemps. Le détour occasionna un moment d'attente agréable dans un doux soleil déjà chaud, la lecture bienvenue de quelques pages dans le livre d'un psychiatre sur l'optimisme choisi pour éthique, la belle rencontre fugace d'un inconnu. Son écharpe élégante attira mon regard. Il sourit et me demanda : « C'est vous qui avez fait, la semaine dernière, un café théologique, en médiathèque protestante, intitulé « se lever de bonheur » ? » Je crois que si j'avais fulminé à cause de la déviation avant de prendre le tram, j'aurais eu honte de moi après : c'était si bon...

« Vaut le détour »

Nous lisons dans les guides de tourisme : « Vaut le détour » Et il y a des étoiles !

J'ai envie d'appliquer cela à la relation aux autres : m'asseoir avec un groupe qui *a priori* discute de sujets qui ne m'intéressent pas ; sortir de mes cahiers pour me planter juste deux minutes devant cette collègue à sa table de travail, et, comme un enfant les coudes sur cette table, le visage en appui sur les mains et le regard rieur, lui dire ma joie de l'avoir pour collègue ; aller toute vive, ici encore comme une gosse, vers la musulmane chargée de l'entretien des locaux et lui demander « Un bisou ! Un bisou ! » qu'elle donnera tendrement ; passer dans le bureau isolé et, effrontément, entrer juste pour un propos enjoué, même si c'est chez un supérieur hiérarchique...

Oui, ils valent tous le détour, nos frères et sœurs en humanité, toujours !